premier, Gervais introduit très bien ce que sont les textes littéraires numériques et propose une réflexion fort intéressante sur la lecture à l'ère de l'hypertextualité. Dans le second, Ryan explore le réseau d'idées associé à la notion de «cyberespace» et qui a mené à son association avec celle de «réalité virtuelle».

Dans «Le récit en jeu», la troisième et dernière problématique de l'ouvrage, le texte «Les précurseurs du holodeck» (1997) de Janet Murray démontre à l'aide de riches exemples l'évolution du texte narratif dans les dernières décennies, tant sur papier (avec le développement du récit multiforme) que sur ordinateur (avec le développement du récit hypertexte et de la réalité virtuelle). Enfin, le texte «Le récit en jeu. Narrativité et interactivité» (2006), rédigé par Samuel Archibald et Bertrand Gervais, pose essentiellement la question suivante : comment doit-on définir le récit d'aujourd'hui, à l'ère de l'interactivité et du multimédia ? Les auteurs proposent une réflexion théorique, à partir de la sémiotique et de la narratologie, pour tenter de cerner les balises théoriques de la littérature numérique.

Malgré une certaine inégalité dans les textes qui composent cet ouvrage (certains sont d'une grande limpidité alors que d'autres sont beaucoup plus opaques et ardu à lire), le lecteur appréciera sans doute la pertinence de colliger ainsi, ne serait-ce que pour ne pas les oublier, les premières analyses ayant marqué les débuts de la littérature numérique. Et bien que l'on déplore parfois un certain manque de rigueur dans le vocabulaire employé par les directeurs de l'ouvrage (par exemple, dans l'introduction comme dans l'abécédaire, on passe souvent de «littérature électronique» à «littérature numérique» sans jamais mentionner la distinction entre les deux), on apprécie finalement le mariage réussi entre les différentes sections qui composent l'ouvrage.

JOANIE GRENIER

Université de Sherbrooke

Dominique Pety (dir.). *Patrimoine littéraire en ligne : la renaissance du lecteur?* Chambéry : Université Savoie Mont Blanc – Laboratoire LLESTI, 2015. 141 p. ; 16,00 € ISBN 978-2-919732-44-9

La «grande conversion numérique» suit son cours. De vastes pans de notre patrimoine littéraire ont été ou sont en voie d'être numérisés. Parmi les nombreux enjeux de cette nouvelle *translatio studii*, ses effets

sur l'activité même de la lecture en constituent certainement un des plus importants. C'est à cette question que cet ouvrage collectif – issu d'une journée d'étude sur « la place du sujet lecteur et usager » dans les « corpus littéraires numérisés » (tenue le 14 novembre 2014) – essaie de répondre.

Reprenant une hypothèse du chercheur canadien Milad Doueïhi et s'inspirant de théories de l'œuvre ouverte, de la réception et de l'hypertexte, l'éditrice du volume, Dominique Pety, pose dès l'abord que la culture numérique pourrait ouvrir la voie à une « renaissance du lecteur ». Son introduction, intelligente et bien documentée, prend acte de la « dé-livraison » en cours des humanités et de la « dimension participative » qui semble être une des composantes les plus fondamentales de ce « nouvel humanisme ». Les formes de lectures enrichies ou augmentées – qui offrent diverses fonctionnalités absentes du médium imprimé et privilégient la fragmentation et les petites unités de textes – font émerger des « pratiques hyperactives de lectures », voire une « écriture augmentée » (p. 17) qui pourrait, croit-elle, entraîner rien de moins qu'une « récréation » de notre patrimoine littéraire « qui s'engage ainsi, guidé par ses nouveaux lecteurs, sur la voie d'une Renaissance » (p. 18).

Les sept articles réunis ici ne témoignent cependant pas tous également d'une telle renaissance. Traitant, pour des raisons institutionnelles, presque exclusivement d'auteurs et de corpus français des XVII^e et XIX^e siècles, les participant(e)s à cette journée d'études divisée en deux volets (inversés dans la publication), soit « l'héritage latin et l'âge classique » et les « archives et manuscrits du XIX^e siècle », se fondent sur des acceptions différentes de la notion de lecteur.

Dans le premier article, traitant d'un exercice d'édition critique ayant intégré quatre étudiant(e)s de Naples au programme Hyperdonat à Lyon, les six auteurs proposent un article plutôt technique sur les balises XML, les hiérarchies et les choix philologiques impliqués par la collation de plusieurs sources primaires (un commentaire du Pseudo-Acron sur le livre IV des *Odes* d'Horace). Le lecteur dont il est question ici est en fait le « philologue devenu encodeur » dont les décisions de balisage, en amont, affecteront la lecture en aval. De même, dans l'article suivant, Marc Vuillermoz se sert des nouveaux outils (ici la base *IdT - Les Idées du théâtre*) pour mener une réflexion éclairante sur l'émergence du lecteur des textes dramatiques imprimés à l'âge classique, recherche sur la longue durée rendue possible par le fait que ce large corpus (français, italien et espagnol) soit devenu plus aisément accessible grâce à une base de textes numérisés.

Seuls les cinq derniers articles s'intéressent donc vraiment au rôle transformé et aux pratiques des lecteurs – et « usagers » – actuels des corpus numérisés. Dans un article simplement descriptif, assez peu intéressé en fait par l'activité concrète du lecteur de textes en ligne, Jean-Sébastien Macke rend compte de l'évolution du site des archives zoliennes, *ArchiZ* qui, à la suite d'un déplacement du public visé de la communauté scientifique à la communauté éducative, a proposé un volet pédagogique d'apprentissage de l'écriture inspiré par le modèle zolien de l'« écriture à programme », ce qui a provoqué une modification de la maquette du site.

Claude Bourqui va plus loin, à partir de l'exemple de la base de données intertextuelle *MOLIERE2I*, en s'intéressant réellement au « nouveau type de lecture extensive des textes » que permettent de tels outils, et ce, tout en prenant en compte notre situation intermédiaire encore à cheval sur les univers imprimé et numérique. Il en résulte une constatation intéressante : les possibilités puissantes de contextualisation des œuvres offertes par les bases de données font émerger un type de lecture « étranger à la culture de l'imprimé » (p. 67) du fait notamment que les lecteurs-internautes trouvent le plus souvent les pages de tels sites savants par le processus aléatoire de requêtes dans les moteurs de recherche. Il y a là un paradoxe intrigant : la puissance de contextualisation herméneutique des outils numériques entraîne une lecture foncièrement décontextualisée... tout en permettant (potentiellement) de mieux recontextualiser ledit texte.

L'exemple de la publication en ligne des *Nouvelles Nouvelles* de Donneau de Visé permet à Christophe Schuway de développer une analogie bien trouvée entre cette lecture décontextualisée sur le Web et le type de lecture sociale, rapide, impatiente et sélective que suscitait la littérature mondaine. Il paraît alors possible d'adapter l'interface de lecture Web en tenant compte de ces modalités (mesurables) de la lecture en ligne (modulaire, plastique, avec les informations contextuelles à portée de souris...), offrant du même coup au lecteur la possibilité de créer son propre parcours critique. Un recueil de littérature mondaine comme les *Nouvelles Nouvelles* trouve alors « l'occasion de se livrer à nouveau au lecteur actuel » (p. 82).

Pourrait-il en aller de même pour les manuscrits d'écrivains généralement peu accessibles aux lecteurs lambdas ? L'édition électronique – comme le montrent Cécile Meynard et Thomas Lebarbé à partir de l'exemple de l'édition « polymorphe » des manuscrits de Stendhal conservés à la Bibliothèque municipale de Grenoble – permet à tout le moins de donner une « image renouvelée » du travail

tâtonnant de l'écrivain, mais l'espoir de « rencontrer un lectorat élargi » (p. 98) et d'une possible convergence entre l'édition scientifique et un public d'amateurs avertis – qui annoncerait l'émergence de l'utilisateur devenu « au{c}teur » – ne paraît toutefois pas encore réalisé, comme les auteurs l'admettent eux-mêmes : « force est de constater que les “passagers” de l'édition en ligne se contentent majoritairement des parcours prédéfinis et que seule une petite minorité sort des chemins proposés » (p. 113).

Stéphanie Dord-Crouslé va encore plus loin dans l'utopie d'une lecture renouvelée avec le cas du projet Bouvard qui a fait le choix de diffuser un corpus essentiellement numérique. Il s'agit ici de « délivrer » le second volume de *Bouvard et Pécuchet* non publié du vivant de Flaubert. Cette édition en ligne – que Flaubert lui-même, peut-être « remixeur » avant l'heure, avait songé à ne constituer « que de citations » – vise non seulement à rendre disponible en ligne les matériaux hétérogènes dudit volume, mais aussi de mettre « le lecteur et usager au centre du système éditorial » (p. 118). Ainsi « promu à la fonction d'auteur ou, au moins, de co-auteur » (p. 118), celui-ci peut « tester ses propres hypothèses de classement des matériaux du second volume » dont il peut « produire des reconstitutions conjecturales » (p. 120). Ultimement, l'outil a une « visée reconstitutive », qui va au-delà du « désinachèvement » que provoquent les éditions papier, favorisant une « déstabilisation pérenne et salutaire du second volume » recomposé « en tant que fondamentalement “non œuvre” » (p. 129). Bouvard et Pécuchet en auraient été ravis.

Au bout du compte, ce collectif pose des questions pertinentes et ouvre des pistes de réflexions séduisantes sur les métamorphoses en cours de nos pratiques d'édition, de lecture, d'interprétation et même de constitution des corpus littéraires dans les environnements numériques. On se demande d'ailleurs pourquoi ce collectif n'a pas lui-même été publié dans un format électronique. Une telle édition aurait pu permettre de développer une réflexion encore plus stimulante, provoquant des interactions entre les auteur(e)s, ainsi qu'avec les lecteurs qui se voient, dans cette version imprimée, confinés à leur passivité unidirectionnelle traditionnelle... à moins, bien sûr, d'être appelé à en faire le compte rendu dans un périodique imprimé (mais diffusé aussi par voie électronique).

JEAN-FRANÇOIS VALLÉE
Collège de Maisonneuve